Une linguistique qui n'a plus peur du réel

Paul Siblot

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3158>

DOI : [10.4000/praxematique.3158](https://doi.org/10.4000/praxematique.3158)

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1990

Pagination : 57-76

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Paul Siblot, « Une linguistique qui n'a plus peur du réel », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 15 | 1990, document 3, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3158> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3158>

Paul SIBLOT
PRAXILING
Montpellier III

UNE LINGUISTIQUE QUI N'A PLUS PEUR DU REEL

« *Matérialisme. Prononcer ce mot avec horreur
en appuyant sur chaque syllabe.* »

G. Flaubert. Dictionnaire des idées reçues.

0.1. Nos remarques resteront d'ordre général et nous ne les dirons pas épistémologiques pour nous garder d'un double risque. Celui que toute réflexion encourt à se situer au niveau auquel s'explicitent les axiomatiques, lorsqu'il n'est pas procédé à un examen systématique et exhaustif. La hauteur nécessaire de l'analyse n'étant plus alors que hautaine prétention, apparaissant comme un évitement des contraintes de la recherche scientifique.

Précisons donc que notre intention est simplement d'insister sur un constat, déjà établi et dont la praxématique a fait un de ses principes, mais dont la linguistique en son ensemble commence seulement de tirer les conséquences.

0.2. Nous partirons d'une observation immédiate, relancée par la lecture d'un ouvrage récemment paru. Dans les échanges scientifiques auxquels les propositions de la praxématique donnent lieu, il est fréquent que des interlocuteurs extérieurs à cette problématique expriment leur intérêt. Mais cette curiosité s'accompagne le plus souvent d'un étonnement

et d'une réticence à l'égard de l'expression tenue pour incongrue de « linguistique matérialiste ». Or c'est dans l'affirmation réitérée de ce qualificatif que le terme de *praxématique* trouve ses premières occurrences :

« Il fallait tenter de construire une linguistique qui fût à la fois dynamique, sémantique et matérialiste, une science matérialiste du langage qui vînt rencontrer la science matérialiste du texte. C'est cette science, à ses tout premiers pas, que nous appelons *praxématique* » (R. LAFONT, F. GARDES-MADRAY ; 1976, p. 5).

Le travail et la Langue (R. LAFONT ; 1978) reconduit la formule et *Pratiques praxématiques* (R. LAFONT, F. GARDES-MADRAY, P. SIBLOT ; 1983) porte en sous-titre : *Pour une analyse matérialiste du sens*. Quant aux *Concepts de la Praxématique* (Collectif ; 1984), ils comportent pour entrées : *réel, praxis, critère de réalité, linguistique matérialiste...* On ne peut être plus explicite.

La mention d'une annotation de B. Russel est ici une précaution utile : « Les ardentes controverses autour de la vérité ou de la fausseté du matérialisme n'ont eu une telle persistance que parce que l'on a évité de définir les mots » (1952). Mais que la remarque soit d'un philosophe signale déjà une des causes de la réticence des linguistes. Tout propos sur le matérialisme semble en effet relever de la philosophie ; il pourrait concerner la philosophie du langage, non la linguistique. Ces mesures disciplinaires, cependant, n'ont pas toujours la même rigueur. Bien qu'étroitement dépendante de la philosophie analytique, la pragmatique n'a pas éprouvé de difficulté à être reconnue puis intégrée par la linguistique. Il est vrai qu'elle n'avait pas à subir le poids d'histoire dont les usages politiques du matérialisme historique ont chargé le terme. Elle n'avait pas non plus à se déterminer à l'égard des injonctions de multiples conceptions du matérialisme dialectique. Et l'économie qu'elle a faite d'un statut explicite de ses recours au référent situationnel a facilité son essor (1). La contrepartie est dans les limites de plus en plus manifestes que ce silence ou cette

imprécision lui imposent. Ce sont les enjeux inscrits dans *matérialisme* qui font problème et la recherche linguistique ne peut, croyons-nous, continuer à s'y soustraire.

Le rejet du concept de matérialisme, ou de la notion de matérialisme si l'on veut marquer une indétermination, au seul argument qu'il s'agirait d'une « philosophie du sens commun » ne constitue pas une récusation valide, mais signale au contraire une pertinence linguistique. Ne serait-ce qu'au titre d'expression de la conscience spontanée des locuteurs. On opposera qu'il s'agit là de représentations de la langue et non de son fonctionnement réel. Mais justement, quel sens exact assigner à cet adjectif ? Les perspectives dessinées par les neurosciences nous forcent à tenir compte de leurs découvertes. Elles nous placent même dans l'impossibilité d'écarter d'un sourire amusé les formules scientistes du siècle dernier. De fortes maximes positivistes comme « sans phospore pas de pensée », ou « la pensée est au cerveau ce que l'urine est au rein » (2) rappellent sous la caricature que l'actualisation de la parole et la production du sens résultent d'un fonctionnement organique. Si cette matière — dans les deux acceptions du terme — ne constitue pas l'objet propre de la linguistique, on ne voit pas pourquoi elle ne concernerait pas les sciences du langage.

Nos remarques resteront toutefois circonscrites à un domaine linguistique : celui de la sémantique lexicale. L'ouvrage récent de G. Kleiber sur *La sémantique du prototype* (1990), auquel nous emprunterons le titre de notre article (3), montre comment les recherches sur le prototype conduisent à un réalisme expérientiel posant que « les structures conceptuelles proviennent de notre expérience corporelle et n'ont de sens que par là » (p. 12). Ce qui conduit à « délaisser la vue « logique » de la pensée pour une conception non atomiste et écologique : la pensée n'est plus seulement compositionnelle, mais possède des *gestalt-properties* » (id.). C'est entre ce « double engagement en faveur de l'existence d'un monde réel et d'une connaissance stable de ce monde », (id.), autrement dit entre le langage et le réel — peut-être entre Charybde et Scylla —, que nous nous proposons de relever ce qui nous semble pousser la linguistique à une nécessaire reconnaissance de sa dimension matérialiste.

1. DES INTERROGATIONS PREMIERES A LA QUESTION ABSENTE

1.1. Parler du rapport des mots et des choses revient à reprendre un débat millénaire, prolongé de discussions sans cesse renouvelées. Lorsque dans le cadre d'une présentation de la linguistique contemporaine J. Lyons introduit aux principes généraux de la sémantique en cernant les relations entre sens et référence, c'est en fait l'enseignement que Parménide dispensait cinq avant J.C. qui se trouve repris :

« Nous laissons de côté certaines difficultés philosophiques que comporterait la définition précise de cette notion de référence, difficultés qui n'entrent pas dans le cadre de la présente discussion. Nous admettons que le rapport référentiel est essentiel à la construction d'une théorie adéquate de la sémantique : autrement dit, que, dans chaque langue, il y a au moins certains vocables, certains groupes parmi les unités de lexique qu'on peut mettre en corrélation avec des traits de l'univers physique. /.../ Au sens que nous lui conférons ici, le mot référence suppose nécessairement l'existence ou la réalité d'objets dans le monde physique, supposition qui dérive de notre expérience directe de ces objets. Si nous disons d'un mot donné qu'il réfère à un objet, cela suppose que son référé est un objet qui existe. /.../ On peut considérer que cette notion d'existence physique est essentielle à la définition du rapport sémantique de la référence » (1970, p. 326).

On regrettera que la nature des « difficultés philosophiques » écartées soit restées dans le non dit, mais ce postulat d'existence, pour reprendre la formule des pragmaticiens, est bien celui qu'avait déjà formulé Parménide : l'usage d'un nom pose qu'il est nom de quelque chose. Le langage suppose l'existence d'objets en dehors de lui-même. Et nous savons que l'existence imaginaire de licornes et autres chimères ne fait que déplacer la question.

Ce constat a été relégué à un plan second ou même effacé par la controverse tout aussi ancienne entre les tenants de la correspondance « naturelle » des noms et des êtres désignés et ceux qui défendaient le principe d'une relation instituée par la seule convention. La citation obligée du *Cratyle* à ce propos se limite le plus souvent maintenant à une invalidation sommaire de la thèse « naturaliste ». La quête de l'essence sous l'apparence, dans la recherche du sens vrai des étymons, n'est évoquée que pour signaler le caractère fantaisiste des étymologies de l'argumentaire soutenu par Socrate. De la même façon, la démonstration appuyée sur les onomatopées n'est rappelée que pour être retournée en vertu de la rareté de telles dénominations. L'ennui du procédé est qu'il supprime la problématique que dans sa maïeutique Socrate dessine entre le langage et le réel. Cette évocation expéditive est généralement reconduite à l'égard de l'analyse scolastique des « modes de signification ». Le débat entre « réalistes » et « nominalistes » se trouvant rapidement tranché dans le discrédit de la grammaire spéculative, dont on oublie qu'elle tirait son nom d'un effort pour penser ce en quoi la langue est au miroir (*speculum*) de la réalité. Pour comprendre en quoi le mot se trouve être simultanément lié à la pensée et à la chose désignée.

En dépit d'errements difficilement défendables, les réflexions sur le langage ont eu, dans l'antiquité et durant l'époque médiévale, le mérite de prendre en compte l'existence du réel ; suivant en cela l'attitude spontanée des sujets parlants. Les théories linguistiques modernes se sont au contraire efforcées, jusqu'à une date récente du moins, de contourner ce réel ou ont éprouvé des difficultés pour l'intégrer à leur problématique. Nous le pointerons succinctement dans l'exemple topique du *Cours de Linguistique Générale* d'abord (4), puis dans l'état des lieux que les travaux de J. Lyons dressent de la sémantique avant l'apparition de celle du prototype.

1.2. Dans son cours, Saussure réitère de multiples façon le principe de la clôture structurale qui fonde sa conception de la langue comme « système qui ne connaît que son ordre propre » :

« Non seulement la science de la langue peut se passer des autres éléments du langage, mais elle n'est possible que si ces autres éléments n'y sont pas mêlés » (p. 31).

« Notre définition de la langue suppose que nous en écartons tout ce qui est étranger à son organisme, à son système, en un mot tout ce qu'on désigne par le terme de *linguistique externe* » (p. 40).

L'effacement de l'ancrage au réel est assuré par la mise à l'écart de tout ce qui est renvoyé dans le domaine de la parole, en particulier le sujet parlant, réduit à une instance quasi abstraite de pôle de la communication. Abstraction qui se renforce de l'abolition du temps nécessaire à la réalisation du sens au profit d'une pure achronie. Mais l'essentiel est déjà posé, dès le dernier paragraphe du premier chapitre de la première partie, lorsque Saussure institue que « le signe unit non une chose et un nom, mais un concept et une image acoustique » (p. 98). En découle logiquement dans le paragraphe suivant « le premier principe : l'arbitraire du signe /.../, qui domine toute la linguistique de la langue » (p. 100). Cette coupure liminaire du signe et des choses tranche d'emblée entre la linguistique et l'extra-linguistique. Sa nature peut être précisée à l'aide du triangle de la signification que nous lègue la scolastique et dont la parenté avec la pensée saussurienne a été relevée (O. DUCROT, 1972, p. 319). Notre rappel du schéma restera d'un grand niveau de généralité, ignorant les divergences d'interprétation que marquent les variations terminologiques :

A. : Vox / Signifiant / Forme

B. : Concept / Signifié / Sens / Substance du contenu

C. : Signification / Dénotation / Référent / Référé / Chose

Ce qui importe ici est de voir que l'opération saussurienne peut être figurée sur le triangle sémiotique par une sécante isolant A et B (le signifiant et son signifié) de C.

Le commentaire de Benveniste à ce propos le confirme. On sait qu'il consiste à corriger une défaillance du *Cours* en regard de son propre postulat. On ne peut en effet alléguer l'arbitraire du signe au motif que « le signifié « bœuf » a pour signifiant [b-ö-f] d'un côté de la frontière et [o-k-s] de l'autre (C.L.G., 98). Un tel raisonnement n'est possible que par un recours de la pensée au réel : « C'est seulement si l'on pense à l'animal « bœuf » dans sa particularité concrète et « substantielle » que l'on est fondé à juger « arbitraire » la relation entre [böf] d'une part, [oks] de l'autre, à une même réalité » (BENVENISTE, 1976, 50). Il convient donc de rectifier. Loin d'être arbitraire, le lien entre Sq et Sé doit au contraire être tenu pour nécessaire, pour constitutif du signe même. Par contre, « ce qui est arbitraire, c'est que tel signe, et non tel autre, soit appliqué à tel élément de la réalité, et non à tel autre » (id. 50). La césure n'est pas entre A et B, ce qui ne serait qu'une reprise du conventionnalisme (5), mais entre d'un côté A et B nécessairement liés, et de l'autre C. L'intérêt majeur de l'intervention de Benveniste est dans l'explicitation donnée de la nature de la coupure :

« ce problème ne peut être tranché que par décret. C'est en effet, transposé en termes linguistiques, le problème métaphysique de l'accord entre l'esprit et le monde, problème que le linguiste sera peut-être un jour en mesure d'aborder avec fruit, mais qu'il fera mieux pour l'instant de délaissier » (id. 52).

La dichotomie entre l'objet de la linguistique et le monde des objets réels est donc axiomatique. C'est ce choix et les limitations consécutives qui explique à nos yeux que l'on ait pu tenir, voilà quinze ans, la sémantique pour « la parente pauvre de la linguistique »

(GREIMAS, 1976, 6). Mais la position s'est avérée difficilement tenable et les transgressions du principe chez ceux-là mêmes qui s'en réclamaient sont constantes – nous y reviendrons –. Aussi certaines démarches ont-elles opté pour penser une articulation du sens au réel. Dans cette perspective, les réflexions développées autour des notions de *référence* et de *dénotation* nous semblent parmi les plus significatives.

1.3. Les ouvrages de J. Lyons en proposent un panorama commode. Ainsi que la citation déjà faite l'indique, l'auteur souscrit à « l'axiome d'existence » défini en ces termes par J.R. Searle : « Tout ce à quoi on réfère doit exister » (1962, trad. 1972, 121). Mais cette postulation du réel n'engage que légèrement la réflexion linguistique ainsi que le précise la définition donnée de la référence :

« Il est utile pour désigner les choses en tant qu'*objets nommés* ou *signifiés* par les mots. Nous dirons que la relation qui relie les mots et les choses (leurs référés) est celle de la référence, et que les mots réfèrent aux choses (plutôt qu'ils ne les signifient ou ne les nomment) » (1970, 310)

Cette compréhension du référé comme « chose en tant qu'objet nommé » concerne une propriété des énoncés réalisés et contextualisés : « L'acte de communication que nous accomplissons consiste à dire, affirmer quelque chose au sujet de quelqu'un ou de quelque chose » (1978, 145)). Il y a bien là un réalisme dans la reconnaissance d'éléments extérieurs au langage et dans leur identification coréférentielle par le locuteur et son interlocuteur. Et la substitution terminologique de *référence* / *référé* au seul *réfèrent* enregistre le dynamisme de ce procès. Mais le réel « existant » n'existe ici qu'au titre de point d'application d'une catégorie linguistique. Son statut est celui d'un axiome échappant par définition à l'analyse et on ignore ce qui, dans le langage, permet cette applicabilité référentielle. De sorte que là où Benveniste excluait toute interrogation, une réponse axiomatique est apportée qui laisse le problème entier.

On mesure les effets paradoxaux de cette position dans l'embarras qui entoure la notion de *dénotation* censée rendre compte de la relation en langue des mots et des choses. Faute de pouvoir en engager ici l'examen précis et systématique, nous nous bornerons à citer J. Lyons :

« Comment allons-nous spécifier la dénotation d'un lexème en linguistique descriptive ? Une réponse brève et pratique est la suivante : peu importe à condition que ce soit opératoire » (1978, 170).

Le bilan de cet empirisme est rapidement tiré :

« Il faut le reconnaître il n'y a pas une seule façon correcte, dans la pratique, de spécifier la dénotation d'un lexème » (id. 171).

En fait, il n'y a pas d'autre solution, croyons-nous, pour surmonter ces difficultés, qu'une prise en compte par la théorie linguistique de la dimension du réel dans le fonctionnement du langage. C'est d'ailleurs ce que les linguistes ont toujours fait dans leurs analyses du sens en transgressant parfois les cadres théoriques qu'ils avaient pu se donner.

2. CHASSEZ LE NATUREL IL REVIENT AU GALOP

En nous situant toujours au plan de généralité retenu, nous nous rapporterons à quelques auteurs de référence pour constater que les analyses du sens conduisent chaque fois, de manière explicite ou non, à prendre le réel en considération.

2.1. Dans l'ouvrage de base que constituent les *Eléments de Linguistique Générale*, A. Martinet introduit brièvement aux questions sur le sens par une argumentation récemment reprise dans les mêmes termes (1989, 44) :

« Tout ce que je sais du sens de *maison*, c'est qu'un certain type d'expérience est associée chez moi au signifiant [mezō] ou à son substitut graphique « maison », et que cette même association existe chez les autres personnes de langue française. La preuve m'en est fournie par leur comportement, y compris leur comportement linguistique selon lequel *maison* figure exactement dans les contextes où je pourrais le placer moi-même » (1970, 55).

Le sens est ainsi assujetti à l'organisation du système de la langue :

« Une langue est un instrument de communication selon lequel l'expérience humaine s'analyse, différemment dans chaque communauté, en unités données d'un contenu sémantique et d'une expression phonique » (id., 20).

Or l'expérience (*experiri* : éprouver, faire l'essai de) dans la pratique courante comme dans l'expérimentation scientifique suppose observation, comparaison, vérification, prédiction des faits. Dans une telle perspective le sens résulte de l'inscription des connaissances dans le langage selon des modalités dont la linguistique générale ne s'est pas préoccupée. Pourtant, le statut du réel n'est plus alors celui d'une « existence » dont il suffirait de prendre acte par un axiome. Il devient une détermination nécessaire et permanente de la construction du système de la langue comme de la production de la parole des individus.

2.2. Les travaux sémantiques de G. Mounin s'insèrent dans une visée semblable et placent l'expérience pratique au fondement des catégories linguistiques pour le plan de la dénotation, comme pour celui du lexique ou des réalisations phrastiques :

« C'est dans la mesure où la langue française a besoin (ou bien a eu besoin) de distinguer des réalités non linguistiques dans (un) champ d'activité, qu'elle les a dénommées. Déjà, pour toutes les espèces animales, c'est quand le mâle et la femelle ainsi que le jeune sont morphologiquement distincts aux yeux d'une pratique humaine qu'ils appellent des dénominations distinctes » (1972, 151).

« En matière de lexique, il est relativement facile de montrer que la variété des découpages correspond sans doute presque toujours à la variété des praxis » (1975, 135).

« Quant aux analyses des composantes du signifié d'un monème qui sont déterminées par la situation extra-linguistique, par les « circonstances » dans lesquelles ce monème est utilisé, tout le monde convient de leur nécessité /.../ Mais personne n'a proposé de procédures d'analyse rigoureuses pour déterminer la part des « lois de la réalité », ou des « données encyclopédiques sur le monde » dont la connaissance est nécessaire pour définir complètement tel ou tel signifié, dans telle ou telle circonstance » (1972, 186).

De façon plus décisive encore l'incidence du réel dans le sens est ici prise en compte à travers la praxis humaine, sans toutefois que l'articulation soit précisée.

2.3. Cette attitude est celle de la plupart des lexicologues et des lexicographes. Ainsi J. Picoche récusant toute perspective « idéaliste » (1977, 38) considère l'élaboration du lexique à partir de « l'expérience que nous avons de l'univers » (id.). Et les analyses qu'elle conduit dans un cadre guillaumien des signifiés de puissance y trouvent un appui constant :

« Toute locution est un fait de langue révélant un processus de lexicalisation avancé ; c'est un certain type d'expérience, où il y a des raisons de privilégier le vocable en question, qui est ainsi lexicalisée. Que les locutions soient subduites ou non, les notions dont elles sont porteuses représentent les expériences vécues auxquelles la langue a donné une reconnaissance, un statut linguistique, et c'est leur totalité qui permet de prendre conscience de « l'archétype linguistique », du mot *doigts* » (1986, 32).

D'un point de vue plus strictement lexicographique, A. Rey note :

« La détermination d'une structure d'éléments sémantiques liés au signe/concept *chat* relève de l'empirisme et de l'arbitraire ; concrètement, des connaissances de l'auteur du dictionnaire. /.../ Pour *chat*, l'expérience pratique nous assure qu'on aura les éléments « animal », « griffe »,

« yeux », « moustache », « souris » qui correspondent à des rapports conceptuels supportés concrètement (linguistiquement) par des rapports syntagmatiques observables par le linguiste, et par des rapports paradigmatiques certes étudiables en linguistique, mais qui, dans l'expérience concrète de la communication verbale, figurent des rapports réels perceptuels ou imaginaires reflétés » (1977, 106).

Ajoutons que les définitions « naturelles » formulées par les locuteurs eux-mêmes, ainsi que le montre l'enquête conduite par R. Martin (1990), reflètent encore plus nettement l'origine expérientielle des traits sémantiques.

2.4.. Dès leur début, les analyses sémiques ont simultanément pris appui sur la réalité objectale de la chose désignée et l'usage que l'homme en a. Ainsi dans l'exemple canonique du champ lexico-notionnel de *siège*, les sèmes reconnus par B. Pottier (1964) : « Pour s'asseoir », « en matériaux rigides »... indiquent sans amabage leur caractère pratique et anthropologique. Dans ses travaux récents, l'auteur présente des schémas de la communication comprenant un « niveau référentiel, celui du monde réel ou imaginaire » et un « niveau conceptuel, celui de la saisie mentale, de la représentation construite à partir du référentiel » :

« Le *réfèrent* physique propose à notre perception une infinité de possibles. Devant un arbre, je peux « voir » le tronc, la forme ou la couleur des feuilles, les fruits, les fleurs, les oiseaux qui y sont perchés, les papillons posés... Mes habitudes culturelles, ma situation de communication et mon intention de discours me font sélectionner (focaliser) deux ou trois « traits référentiels » qui seront nécessaires et suffisants pour que je choisisse par exemple la dénomination « arbre ». Il est donc naturel que ces traits se retrouvent en partie dans l'analyse sémique. Ce qui serait étonnant serait l'arbitraire du choix des sèmes par rapport au monde perceptible » (1987, 59).

Qu'au contraire l'analyse sémique prétende ignorer l'extra-linguistique pour s'en tenir au principe d'immanence du linguistique, elle ne cesse en fait d'enfreindre subrepticement la règle qu'elle se donne. Ainsi, lorsque dans le cadre d'une linguistique strictement « interne », Greimas dégage d'une série de syntagmes les sèmes constitutifs de *tête* :

— tête d'un arbre, être à la tête des affaires, avoir des dettes par-dessus tête :

extrémité + supériorité + verticalité

— tête de nef, tête d'un canal, tête de ligne :

extrémité + antériorité + horizontalité + continuité, etc. (1976, 46).

Une telle reconnaissance n'est possible pour l'analyste et n'est contrôlable par son lecteur que dans leurs savoirs sur le monde et les mots qui le nomment. En raison de l'ajout des données contextuelles, la critique vaut plus fortement encore pour l'analyse du sens réalisée en discours et notamment pour la notion d'isotopie construite en sémantique structurale (6).

2.5. Il serait aisé autant qu'inutile d'accroître cette recension. Le recours au réel, explicite ou non, apparaît comme une constante de la pratique des analyses du sens. Et il convient sur ce point de lever les précautions dont ce réalisme a cru devoir s'entourer en considérant que la sélection dans et par la langue des traits sémantiques, parmi l'infini de ceux du réel, leur conférerait une dimension strictement linguistique. G. Kleiber a pleinement raison de relever :

« Le caractère linguistique ou pertinent (c'est-à-dire distinctif) des sèmes n'est rien d'autre que la manifestation de leur caractère nécessaire d'applicabilité référentielle. Dire que le sème « pour ville » est pertinent pour *autobus*, parce qu'il permet de distinguer *autobus* d'*autocar* (« pour la campagne ») revient à dire qu'un transport en commun de ce type, pour pouvoir être appelé *autobus*, doit être destiné aux parcours urbains » (1990, 25).

La remarque — qui vaut également pour les constituants sémantiques du prototype — nous paraît dépasser le seul aspect de l'applicabilité référentielle car, ce qui se joue là, c'est toute l'idée que l'on peut se faire de la relation du langage au réel. Relation que la linguistique ne peut continuer de renvoyer à la seule philosophie.

3. UN PEU DE BON SENS EN LA MATIERE

3.1. Penser le sens en langage à partir des connaissances acquises sur les choses déplace la question de sa relation au réel. Il ne s'agit plus alors de mettre en regard un objet et sa représentation mais de concevoir leur mise en relation dans un procès que l'homme accomplit. Deux courants de pensée ont, plus que d'autres, tenté de le réfléchir qui ont en commun de poser l'expérience à l'origine de la compréhension des choses et de la construction du sens : la phénoménologie et la philosophie marxiste dans leur analyse de l'appréhension humaine du monde. La première concentre sa réflexion sur l'appréhension sensible, la seconde met en avant l'importance de l'activité pratique. Toutes deux fondent une vision dialectique des relations de l'homme au monde et aux autres. Quelques citations rappelleront, de façon parcellaire mais nous l'espérons fidèle, la démarche d'un Merleau-Ponty :

« La merveille du monde réel, c'est qu'en lui le sens ne fait qu'un avec l'existence et que nous le voyons s'installer en elle /.../ Le réel se prête à une exploration infinie, inépuisable /.../. Ce qui nous est donné, ce n'est pas la chose seule, mais l'expérience de la chose /.../. Si on voulait avec le réalisme faire de la perception une coïncidence avec la chose, on ne comprendrait même plus ce que c'est que l'événement perceptif, comment le sujet peut s'assimiler la chose /.../ Cependant, nous rejetons l'idéalisme de la synthèse parce qu'il déforme lui aussi notre relation vécue avec les choses /.../ Il faut que le sujet se tende vers les choses dont il n'a pas la clé /.../ Mon regard « sait » ce que signifie telle tache de lumière dans tel contexte, il comprend la logique de l'éclairage. Plus généralement, il y a une logique du monde que mon corps tout entier épouse /.../. Une chose n'est pas effectivement donnée dans la perception ; elle est reprise intérieurement par nous, reconstituée et vécue par nous /.../ Même si je ne sais pas cette pierre absolument, même si la connaissance en ce qui la concerne va de proche en proche à l'infini et ne s'achève jamais, encore est-il que la pierre perçue est là, que je la reconnais, que je l'ai nommée et que nous nous entendons sur un certain nombre d'énonciations à ce sujet » (1945, 374, 381).

Pour les analyses marxistes, une présentation de leur approche du *Langage et (de la) Réalité* a été faite par un de leur représentant dans un numéro connu de *Diogène* qui se voulait un tableau des *Problèmes du langage*. Le passage suivant en livre l'essentiel :

« L'homme, aussi bien du point de vue phylogénétique que du point de vue ontogénétique, n'arrive à connaître le monde qu'au travers d'une action qui transforme la réalité : la connaissance n'est donc pas la réflexion passive de la réalité dans un « miroir » inerte ; c'est une méthode d'approche active, aux prises avec la réalité objective. La connaissance met en jeu l'activité pratique de l'homme sous toutes ses formes. Elle est, en un sens, une projection de l'homme. Ce qui revient à dire que le mode d'approche de l'homme aux prises avec la réalité objective ne dépend pas seulement de ce que la réalité peut-être, mais aussi de ce que l'homme, en tant que sujet connaissant, peut-être. Car ce que l'homme perçoit et la façon dont il le perçoit, comme ce que l'homme connaît et la façon dont il le connaît, dépend du type d'expérience dont il dispose. /.../ Ce n'est pas seulement l'histoire individuelle des transformations de la réalité opérées par un être humain déterminé qui s'intègre à son expérience individuelle, mais l'ensemble des produits de toutes les formes d'activité pratique de la société, qui se trouvent conférés aux membres de cette société. Au premier rang de ces produits, il y a le langage qui transmet l'expérience accumulée de la société à ses membres. Nous nous trouvons ainsi ramenés au problème du langage en tant que produit de l'activité pratique » (A. SCHAFF, 1966, p. 171).

Ces réflexions, datées mais pertinentes dans leur sollicitation, dessinent dans le champ de la philosophie les questions que les sciences cognitives prennent aujourd'hui en charge avec le succès que l'on sait. Et la problématique matérialiste qui s'y trouve posée ne peut demeurer étrangère à la linguistique. Certaines théorisations s'y confrontent.

3.2. Le projet d'une *sémanalyse* avancé par J. Kristeva s'était définie comme celui d'une « gnoséologie matérialiste » (1969, 22) en se donnant pour fin une théorie de la signifiante. Son ambition avouée était donc d'apporter une réponse aux interrogations sur la production

du sens. Cette sémiotique se revendiquait comme science du texte, du sujet, de l'histoire. Elle n'eut pas de suite ; en raison certainement de l'ampleur du dessein, mais aussi de son refus de principe d'une méthodologie scientifique.

Cet échec a contribué à la reprise par R. Lafont d'une critique de l'idéalité du signe pour entreprendre, dans les limites plus circonscrites d'une linguistique, une étude de la production du sens. Il n'y a pas lieu d'exposer ici cette construction théorique. Pour nous en tenir aux problèmes de la nomination auxquels nous avons emprunté nos illustrations précédentes, disons que le matérialisme sur lequel la praxématique prend appui n'y est pas doctrinal. Il apparaît comme rendu nécessaire par et pour l'avancée de la réflexion linguistique. Nous pouvons le reporter sommairement de deux façons sur le triangle de la signification déjà mis à contribution.

C doit y être compris comme le réel. Non plus comme un « axiome d'existence », mais comme « ce qui existe, indépendamment de la conscience et de la connaissance que les hommes peuvent en avoir ». Et là où le structuralisme saussurien établit une coupure idéale, est reconnu ce par quoi l'homme noue ses rapports au monde pour s'en forger une connaissance et une représentation sensée : la praxis.

Il manque toutefois à une telle schématisation de pouvoir intégrer le dynamisme et la dimension temporelle du procès d'actualisation grâce auxquels le sens est réalisé. Le pôle demeure le signifiant, mais il est l'instrument d'une production signifiante qui trouve en B son effet. Ce qui introduit une autre dimension du réel, le sujet parlant lui-même, inscrit dans

l'espace, l'histoire, les relations sociales et intersubjectives. Le praxème substitué au signe est néanmoins repérable sur ce schéma dans la dialectique que la praxis développe entre C et B (7).

On comprend qu'une telle problématique puisse se dire matérialiste. On pourra objecter à cette affirmation d'être trop « puissante » pour produire une connaissance. Elle reste en effet d'un grand niveau de généralité, mais elle ouvre à des développements que dessinent par ailleurs les recherches d'une « logique naturelle » conduites autour du stéréotype. C'est parce qu'ils n'avaient pas à enfreindre le tabou qui en linguistique pèse sur des démarches explicitement matérialistes que les psychologues ont pu renouveler de façon importante le domaine sémantique. La justification de ce point de vue n'étant pas envisageable ici (8), nous arrêterons sur un retour aux sources, sur la conclusion que Platon confie à Socrate, au terme du dialogue du *Cratyle*.

3.3.

« Nous devons nous féliciter de nous être mis d'accord sur ceci : que ce n'est pas des mots qu'il faut partir, mais que, et pour apprendre, et pour rechercher le réel, c'est du réel lui-même, qu'il faut partir, bien plutôt que des noms » (Platon, 688).

Il est bien question de langage, du réel et de la préséance de celui-ci sur celui-là dans la connaissance. Mais il serait hasardeux de requérir sans précaution Platon pour une défense du matérialisme, car le tout est de savoir ce qui est entendu dans *réel*. Reste l'interrogation toujours posée : celle du recours au réel dans la production du sens et de la connaissance.

Deux points sont toutefois assurés. La linguistique se ruinerait à abandonner la réponse aux sciences cognitives. Et si elle entend se saisir pleinement du problème, il ne suffit pas qu'elle n'ait plus peur du *réel*. Il lui faut aussi ne plus avoir peur du mot *matérialisme*.

NOTES

(1) Voir R. Lafont, La démarche pragmatique : de quatre concepts absents in *Cahiers de praxématique*, n° 10, 1988, pp. 91-119.

(2) Formules citées par G. Gusdorf dans l'article *matérialisme* de l'*Encyclopaedia Universalis*. Pour une présentation moins désinvolte voir les ouvrages référentiels de B. Russel et O. Bloch.

(3) Ces recherches « (ré) habilitent une sémantique, qui, tout en ne se confondant pas avec eux, n'a plus peur des phénomènes référentiels, ni de la dimension « humaine » des traits » (sémantiques), p. 116.

(4) Nous reprenons sous forme résumée des éléments développés dans *Le sens des réalités : réel, praxis et production signifiante* in LINX, n° 19, Paris X-Nanterre, 1988.

(5) Cf. Tullio de Mauro, Notes biographiques et critiques, CLG, Edition critique, Payot, 1972, p. 364.

(6) Sur ce point particulier, nous renvoyons à notre analyse critique de la notion, telle que A.J. Greimas l'introduit dans *Sémantique Structurale : Isotopie et réglage du sens* in *Cahiers de Praxématique* n° 12, 1989.

(7) Ce que C. Hagège a pointé pertinemment : « L'organisation sémique reflète en toute langue la praxis de la société qui culturalise les référents, de manière spécifique dans chaque cas, de sorte que l'on peut considérer les mots comme des *praxèmes* ou expressions linguistiques de cette praxis. L'objet d'une praxématique ancrée sur la nature réelle des vocabulaires dans les langues est caractérisé, par opposition au statisme de l'étude lexicale, par le fait qu'il change en fonction de la praxis. » *L'homme de paroles*, Fayard, 1985, p. 288.

(8) Ce point sera l'objet d'une étude précise.

BIBLIOGRAPHIE

- BENVENISTE E., *Problèmes de linguistique générale I*, Gallimard, 1966.
- Concepts de la praxématique*, collectif, Montpellier, 1984.
- DUCROT, O., TODOROV T., *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Seuil, 1972.
- GREIMAS A.J., *Sémantique structurale*, Larousse, 1966.
- HAGEGE C., *L'homme de paroles*, Fayard, 1985.
- KLEIBER G., *Sémantique du prototype*, PUF, 1990.
- KRISTEVA J., *Séméiotiké, éléments pour une sémanalyse*, Seuil, 1969.
- LAFONT R., *Le travail et la langue*, Flammarion, 1978.
- LAFONT R., GARDES-MADRAY F., *Introduction à l'analyse textuelle*, Larousse, 1976.
- LAFONT R., GARDES-MADRAY F., SIBLOTP., *Pratiques praxématiques. Pour une analyse matérialiste du sens*, Cahiers de Linguistique Sociale, n° 6, Rouen, 1983.
- Linguistique et matérialisme, Actes, *Cahiers de Linguistique sociale*, n° 17, Rouen 1990.
- LYONS J., *Linguistique générale*, Larousse, 1970.
- Eléments de sémantique*, Larousse, 1978.
- MARTIN R., La définition naturelle, in *La définition*, Larousse, 1990.
- MARTINET A., *Eléments de Linguistique générale*, A. Colin, 1970.
- Réflexions sur la signification, in *Linguistique*, n° 25, 1989.
- MERLEAU-PONTY M., *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, 1945.
- MOUNIN O., *Clefs pour la linguistique*, Seghers, 1968.
- Clefs pour la sémantique*, Seghers, 1972.
- PICOCHÉ J., *Précis de lexicologie française*, Nathan, 1977.
- Structures sémantiques du lexique française*, Nathan, 1986.
- PLATON, *Œuvres complètes*, T1, La Pléiade, 1950.
- POTTIER B., Vers une sémantique moderne in *Tralili II*, 1964.
- Théorie et analyse en linguistique*, Hachette, 1987.
- REY A., *Le lexique : images et modèles. Du dictionnaire à la lexicologie*, A. Colin, 1977.

SAUSSURE F. de, *Cours de linguistique générale*, Payot, ed. 1985.

SCHAFF A., Langage et réalité in *Problèmes du Langage*, Diogène, Gallimard, 1966.

SEARLE R., *Les actes de langage*, Hermann, 1972.

SIBLOT P., Sémiotique et praxématique : l'analyse du sens entre idéalisme et matérialisme. *Cahiers de praxématique* n° 10, 1988.

Le sens des réalités. Réel, praxis et production signifiante in *LINX* n° 19, 1988.

Isotopie et réglage du sens, in *Cahiers de praxématique* n° 12, 1989.